

La joie

La joie est de ces sujets les plus simples, qui sont les plus difficiles.

Ma confession de foi 17 ans

- Courage
- Fragilité
- Confiance
- Justice
- Tendresse
- Joie
- Espérance

Où trouver la joie dans le monde d'aujourd'hui ?

Des films purs morceaux de joie

- Festin de Babette
- *La vie est belle* de Capra et celui de Benigni

1. Tradition antique tradition biblique

Epicure la joie ataraxie

« Dans toutes les autres occupations, la jouissance vient à la suite des travaux accomplis avec effort, mais en philosophie le plaisir est simultanément à la connaissance. Ce n'est pas, en effet, après la recherche que nous éprouvons de la joie, mais pendant la recherche même » (*Sentences vaticanes*)

Antisthène cyniques Un mouvement doux accompagné de sensation

Marc-Aurèle, Sénèque etc

Calvin, qui avait étudié Sénèque, se sépare du stoïcisme, dont il trouve qu'il prône un Homme imaginaire, aussi insensible qu'une bûche, et refusant les joies et les tristesses, les passions et les limites de l'homme ordinaire. La vision moraliste d'un certain stoïcisme y est débordée, élargie, par un humain qui s'accepte tel qu'il est, au miroir des Ecritures. L'humanisme évangélique n'est pas un Humanisme de l'Homme-Roi ou Dieu, mais un humanisme modeste, celui de la finitude, de l'observation du monde, du livre de la création, qui demande à être cultivé. Tout cela, pour moi, ce sont des promesses inachevées encore. Un nouveau rapport à soi surgit ici, au miroir des Ecritures, qui commence par l'insouci de soi. S'abandonner à la grâce de Dieu suppose de se dépréoccuper entièrement de soi-même pour rendre grâce.

On y reviendra par la lecture du cantique des cantiques, et par la gratitude, que je mettrai pour finir au cœur de la joie.

Quelqu'un qui est heureux a envie de le partager, il a envie aussi de montrer de quelle joie il est capable. « Qui dites-vous que je suis ? » cela veut dire aussi : quelle joie dites-vous que je suis ? Il faut imaginer chacun heureux. Chaque existence est une joie et les joies voudraient se montrer.

La parure n'est pas superficielle. Calvin, lui-même, dit justement que la création c'est le paraître, c'est la joie de paraître, la gratitude de com-paraître, de paraître ensemble au monde. Il y a une logique non utilitariste ; c'est utile en plus, mais il y a aussi quelque chose qui n'est même pas utile : juste des parures, des plumes, pour rien. Ce n'est pas superficiel, c'est le cœur de chaque chose.

2. Joie et tristesse

Dans sa lecture du livre des Psaumes, Calvin nous propose un exercice spirituel qui autorise pleinement la plainte de la tristesse et l'hymne de la joie. Au miroir des Ecritures, nous nous voyons tels que nous sommes. Et par ce double chant, nous pouvons dépouiller la tristesse et la plainte de l'amertume de l'accusation et du ressentiment, et dépouiller la joie et la louange de la vanité et de la prétention à mériter nos bonheurs. Car la pure tristesse est sans l'ombre d'un ressentiment, et la joie pure sans l'ombre d'une vanité.

On dit beaucoup, et c'est vrai, qu'un malheur peut réveiller des malheurs endormis, enfouis, des malheurs anciens qu'on croyait finis. Il me semble que l'inverse est aussi vrai : une joie actuelle peut réveiller des joies anciennes, des promesses non encore tenues, des joies enfouies et parfois même jusque là inaperçues : et qui reviennent plus fortes, plus vives qu'au premier jour.

On a aussi remarqué qu'une souffrance physique pouvait laisser une trace psychique, et qu'une souffrance psychique pouvait laisser une trace physique ; ici encore l'inverse existe aussi : une joie physique laisse une trace psychique, une joie psychique laisse une trace physique. La joie ravive notre être entier. La joie dilate tous les registres de l'existence, elle est dilatation d'être. Plus qu'un sentiment, ou qu'une « passion », c'est une modalité d'être, mais inséparable de son envers, la tristesse. Que serait une société où la tristesse, la mélancolie, seraient interdites de séjour, refoulées ? Qui peut connaître la joie, sans connaître la tristesse ? Depuis les Psaumes nous savons leur alternance dans la vie humaine, l'alternance de la plainte et de l'hymne.

3. Joie détente (Epicure, Schopenhauer, Freud) Joie tension (Paul Augustin, Spinoza, Nietzsche le gai savoir..)

Schopenhauer : « Rappelons-nous que, d'après nos recherches antérieures, à la vie est essentiellement et inséparablement unie la douleur ; que tout désir naît d'un besoin, d'un manque, d'une douleur ; que, par suite, la satisfaction n'est jamais qu'une souffrance évitée, et non un bonheur positif acquis ; que la joie ment au désir en lui faisant accroire qu'elle est un bien positif, car en vérité elle est de nature négative ; elle n'est que la fin d'un mal. »

Cf Plotin le mal n'est que la fin d'un bien

Cf Mt 28-8 les femmes qui sortent du sépulcre dans la joie (délivre nous du mal)

Pour **Spinoza (Ethique III)** , la joie était cette passion qui accompagne toute augmentation de notre capacité à recevoir et à donner, à sentir et à agir, notre intelligence et notre puissance — et la tristesse la passion qui accompagne leur diminution. Les joies expriment l'augmentation de notre faculté de jouer, et suivent l'élargissement de notre rapport au monde. Que l'on pense à la tristesse d'un instrument de musique dont on ne joue que deux ou trois notes, toujours les mêmes ! Que l'on pense à la joie de converser avec ceux qui tirent de nous des capacités que nous ne connaissions pas !

"Pour cela seul que nous imaginons qu'une chose a quelque trait de ressemblance avec un objet affectant habituellement l'Âme de joie ou de Tristesse, et bien que le trait par lequel une chose ressemble à cet objet, ne soit pas la cause efficiente de ces affections, nous aimerons cependant cette chose ou l'aurons en haine". Mais cela est aussi vrai pour les individus. Ce que chaque âme imagine produit des effets dans l'âme des autres corps. Les affections de l'un cause les affections de l'autre, variables voire contraires, selon qu'il s'agit d'amour ou de haine. *"Si nous imaginons que quelqu'un affecte de Joie la chose que nous aimons, nous serons affectés d'Amour à son égard. Si, au contraire, nous imaginons qu'il l'affecte de Tristesse, nous serons au rebours affectés de Haine contre lui."* *"L'homme ne se connaît pas lui-même, sinon par les affections de son Corps et leurs idées[...]. Quand donc il arrive que l'Âme peut se considérer elle-même, par cela même elle est supposée passer à une perfection plus grande, c'est-à-dire [...] elle est supposée être affecté de Joie, et d'autant qu'elle s'imagine elle-même et imagine sa puissance d'agir plus distinctement. C.Q.F.D"*.

Dimension cosmologique de la joie, la joie de la création, « c'est bon »

Vie monde création

Big bang une explosion de joie !

Leibniz *Monadologie*

Whitehead *Temps et réalité*, aussi dit cela, c'est toute la *Process Theology* (cf A.Gounelle)

Une petite métaphysique de la joie

Les êtres rendent ce qu'ils ont reçu en différant plus ou moins. Plus ils diffèrent plus ils sont complexes, reçoivent davantage et donnent davantage. Les êtres désirent « persévérer dans l'être » (Spinoza), mais aussi augmenter leur jeu, dilater leur place dans le monde, et c'est la joie, mais aussi le diminuer et ce n'est pas forcément tristesse la finitude, c'est le retrait et l'attachement à un très peu essentiel.

Bref le monde un **intervalle** entre deux limites :

La joie d'être content. Content de rien, content d'exister. Un être qui pense, en tant qu'il pense, est heureux. Si seulement on pouvait ne jamais perdre ce contentement d'être simplement et tranquillement au bonheur de sa propre pensée ! Oser suivre docilement son plaisir de penser, d'exister, et ne pas céder sur ce plaisir !

L'autre joie d'enfance, c'est l'envie de jouer, c'est à dire d'adopter d'autres possibilités d'être. Le jeu, l'enjouement.

La vie oscille entre ces deux limites.

4. La joie communicative, mais résistible

Kant-Arendt

Le plaisir de « communiquer son plaisir aux autres », comme le dit Kant dans sa Critique de la faculté de juger. On voudrait alors s'adresser au monde entier, et pour Kant, la civilité « exige de chacun qu'il tienne compte de cette communication universelle en raison d'un contrat originaire pour ainsi dire, qui est dicté par l'humanité elle-même » et elle « n'accorde de valeur aux sensations que dans la mesure où elles peuvent être universellement communiquées ». L'important, c'est l'idée du partage. Kant écrit dans *La critique du jugement* qu'un plaisir esthétique n'existe qu'à être partagé, qu'à être communiqué. Il est impossible d'être heureux tout seul. La joie, c'est de partager la joie, c'est la communication. Mais, en même temps, ça pose des problèmes : en voulant partager son bonheur, ou partager l'Évangile en disant : « C'est trop bien ! » on peut vouloir l'imposer à tout prix. L'autre peut dire : non, excuse-moi, laisse-moi, je n'ai pas envie de partager ta joie. On ne peut pas obliger quelqu'un à

jouer, à avoir un plaisir, c'est forcément libre. Le partage du bonheur doit donc rester résistant, et c'est ce qui fait toute la difficulté du partage du bonheur.

C'est justement pourquoi la pensée est toujours un peu tremblante, car la communication d'une joie n'est pas imposable à autrui. Elle dépend de la manière dont l'autre va la recevoir. Mon plaisir de pensée dépend du plaisir de l'autre à la partager. On peut ne pas parvenir à partager un tel plaisir, et sentir que l'idée qui vient de faire notre bonheur ne dit rien à celui ou celle à qui on voulait la partager. Quelle déception alors, quelle tristesse, quelle haine peut-être ! Mais la civilité, la civilisation, c'est justement aussi l'acceptation que l'on ne puisse pas forcer quelqu'un à avoir du plaisir.

C'est Hannah Arendt qui est allée le plus loin dans cette conception du monde comme ce qui "s'étend entre les hommes". Elle reproche aux hommes de notre temps de faire trop facilement usage de la faculté de se retirer du monde, car « Avec chaque retrait de ce genre, se produit une perte en monde presque démontrable; ce qui est perdu, c'est l'intervalle spécifique et habituellement irremplaçable qui aurait dû se former entre cet homme et ses semblables »¹. Cet intervalle irremplaçable, on peut aussi l'appeler l'amitié et la cité humaine, qui reposent sur la capacité à partager le malheur et la joie, à partager le monde où nous nous trouvons. « On le sait, les anciens pensaient qu'une vie humaine ne peut se passer d'amis, et même qu'une vie sans amis ne vaut pas vraiment la peine d'être vécue. L'idée qu'on a besoin de l'aide d'amis dans l'infortune intervenait peu dans cette opinion; au contraire, ils pensaient plutôt qu'il ne peut y avoir de bonheur pour un humain si un ami ne le partage pas. Il y a là sans doute quelque chose de comparable à la maxime selon laquelle ce n'est que dans l'infortune qu'on reconnaît ses vrais amis, mais ceux que nous tenons pour nos vrais amis sans en être instruits par le malheur sont plutôt ceux à qui nous n'hésitons pas à montrer notre bonheur, et sur qui nous comptons pour partager notre joie (...) Il paraît évident que partager de la joie est absolument supérieur de ce point de vue, à partager de la souffrance. C'est la joie, et non la souffrance, qui est loquace, et le véritable dialogue humain diffère de la simple discussion, en ce qu'il est entièrement pénétré du plaisir que procure l'autre et ce qu'il dit -la joie, pour ainsi dire, en donne le ton ».²

Le vrai obstacle de la joie n'est donc pas la tristesse, mais c'est la difficulté à partager la joie. La joie est venue dans le monde, et le monde ne l'a pas reçue. Chaque fois que nous ne recevons pas la joie communicative de nos prochains,

¹ H.Arendt, "De l'humanité en de sombres temps" in Vies politiques, Paris: Gallimard/TEL p.13. Dans cet intervalle, l'unité de la vérité doit rester soumise à la dualité de l'amitié, car c'est entre deux êtres qu'un monde peut de nouveau naître" (p.91).

² Hannah Arendt, "De l'humanité en de sombres temps" in Vies politiques, Paris: Gallimard/TEL, p.24 et 34.

c'est cela que nous faisons. Ce qui ternit cette joie, de l'extérieur, c'est l'envie des autres, et de l'intérieur, c'est la vanité.

Or ce qui rend difficile l'élimination totale de ce double risque, de la vanité et de l'envie, c'est qu'une joie n'est pleine qu'à être communiquée et partagée. Un paysage trop beau, nous voulons le partager, une musique qui nous touche au plus profond, une découverte littéraire, une idée, un amour, l'annonce d'un enfant, l'évangile, nos joies sont communicatives, elles demandent à être partagées. Elles n'existent même vraiment qu'à être communiquées. Nous savons pourtant qu'en cherchant à les partager nous pouvons échouer, ne pas être reçus, et que ce désir déçu peut tourner à la tristesse, parfois même à la haine. Comment persévérer dans le désir de partager sa joie, d'augmenter la joie commune, la joie du monde, alors que ce désir de communiquer a trop souvent été déçu ? C'est d'ailleurs également le courage de continuer à désirer partager une peine, un chagrin, tout en sachant que trop souvent personne ne l'entend. Et qui peut exprimer sa joie s'il ne peut exprimer sa peine, et qui peut entendre une joie, s'il n'entend jamais le chagrin ? La joie ici tient de la sensibilité, oui, mais aussi de la foi, de la confiance quand même que nous pouvons communiquer nos joies et recevoir celles des autres, les partager. Et qu'en dépit de notre incrédulité cela arrive, et même assez souvent.

5. Recevoir les joies autres. Accueillir toutes les joies

Eccl 2.10 Je n'ai refusé à mon cœur aucune joie

Mt 13.20 paroles reçues avec joie

On l'a vu je n'ai pas cherché à définir la joie. La joie est une expérience chaque fois incomparable. Car si l'on cherche à définir la joie, cet indéfinissable, on voudra distinguer à tout prix la vraie joie, la pure joie, du plaisir, du bonheur, de l'amusement, du contentement, etc. On risque de refuser la joie de l'autre, l'autre joie. Et toute joie aussitôt s'éteint.

« Une hirondelle ne fait pas le printemps » (Aristote le dit pour le bien), et nous avons bien besoin de toutes les expériences de joie, dans leur diversité, elles sont si singulières, si variées, si fragiles !

La joie comme le chagrin sont des « heurs », des choses qui arrivent. Elles arrivent et c'est à nous de savoir les prendre, de savoir aussi les laisser, les « rendre ».

Le mystère c'est que chacun semble avoir, dans sa finitude, sa limite, sa mesure de peine et de joie : tel qui n'a pas beaucoup de raisons de se plaindre parviendra

à se faire une grande tristesse sur de piètres motifs, et tel accablé de maux trouvera encore plus malheureux que lui. Et tel comblé d'occasions d'être heureux louchera encore sur les joies de ses voisins, quand tel qui n'a qu'une toute petite joie remplira le ciel de ses remerciements.

C'est dire l'importance de la réceptivité : recevoir les joies des autres, recréer, répéter les joies des autres, les autres joies. Et le bonheur est dans la réceptivité disait Schopenhauer : quelqu'un, même s'il n'a pas beaucoup de bonheur, peut, en voyant des bonheurs, se faire une joie bien suffisante, bien ample.

6. La fugacité des joies, se montrer et s'effacer

Le vrai obstacle à la joie n'est pas la tristesse, ensuite, mais la difficulté à accepter la fugacité des joies. Je pense ici au mot même de « fugue », dans son sens musical, mais qui dit tellement bien la condition temporelle des instants qui passent. Car chaque existence a son temps pour apparaître et son temps pour disparaître.

La joie tient peut-être d'ailleurs aussi à cet éphémère, à cette condition d'apparition qui va disparaître. La joie : ce qui ne demeure que parce qu'on accepte de le perdre. L'idée de joie imprenable me semble à cet égard contradictoire, sauf si la joie se réduit à l'espérance, et cela arrive. Il faut imaginer chacun heureux, capable de joie, porté plus loin par sa joie comme par une vague.

Emerson, lecture de passages tirés de « Cercles » (*Essais*)

La joie irradie, comme des ondes. Et elle s'arrête, pour faire place à d'autres joies. Il n'y a pas de joie, de bonheur universel qui pourrait ressembler à une loi définitive. Il y a d'ailleurs tout le temps des décalages : entre moi et l'autre, même le plus proche. Il y a des décalages dans nos conceptions du bonheur, nous passons notre temps à nous courir les uns derrière les autres, à nous rater. Et j'ai des décalages avec moi-même : je voulais quelque chose, et quand je l'ai, ce n'est plus ça que je voulais. On n'arrive jamais au bonheur, de ce point de vue-là. Il faut donc trouver notre bonheur dans ces décalages eux-mêmes. Il faut faire du décalage, de cette différence, le lieu même du bonheur.

A partir de cet espace commun d'apparition, nous avons besoin de deux choses pour être heureux. D'un côté nous avons besoin de nous montrer. D'un autre côté, nous avons besoin non pas seulement de nous montrer mais aussi de nous retirer, de nous effacer. Le bonheur est aussi là, il y a aussi un bonheur à s'effacer. Il y a un moment où la joie est de s'effacer devant les autres, devant les successeurs.

C'est une figure que je prends d'Emerson, une figure de la docilité, comme un moment où le bonheur n'est pas le bonheur de se connaître, de se chercher, de se montrer, mais le bonheur simplement d'être, d'être dans le cercle, parmi d'autres, oublieux de soi-même, tout tourné vers ce que montrent d'autres, d'autres êtres, vers ce que montre le monde. Et cette docilité, Emerson la formule ainsi, c'est une formule très mystérieuse, dans *La Confiance en soi* : « Quiconque a plus de docilité que moi me domine, ne lèverait-il même pas le petit doigt, je dois graviter autour de lui par la force de révolution des esprits. » Ce qui gouverne, ce n'est pas la puissance, c'est la docilité.

C'est pour ça que je dirais qu'il y a un rythme. Il y a le bonheur comme joie, comme joie de se montrer, comme joie d'augmenter, comme joie d'essayer. Et il y a le bonheur comme contentement, comme admiration, comme diminution. Il y a un temps où le bonheur c'est de grandir, et il y a un temps où le bonheur c'est de diminuer. Et tout cela suppose d'y être autorisé, d'être approuvé par quelque chose de plus durable que nous, par des paroles qui demeurent.

Bénir une joie, c'est l'augmenter, l'approuver, l'autoriser en la tournant vers ce qui est plus vaste.

On ne peut autoriser quoi que ce soit à paraître, à se montrer, à augmenter, sans l'autoriser à disparaître, à diminuer, à s'effacer. Telle est la difficulté : comment consentir à la fugacité de la joie, à la fugacité du bonheur ? Le plus grand des malheurs n'est-il pas simplement que nos bonheurs n'ont qu'un temps ? On voudrait que nos joies demeurent, mais à refermer les doigts dessus, à tenter de les agripper, les êtres chers, le temps, les choses mêmes nous glissent entre les mains. Il ne reste rien de la joie, pas même son souvenir, qui n'est plus que déploration. C'est ici la force de la musique, que fuyante elle-même, éphémère, elle nous fait accepter la fugacité de nos vies. La joie est ce mouvement par lequel chaque vie, chaque parole et de chaque action, non seulement s'élève mais aussi s'abaisse, non seulement se montre, mais aussi s'efface. Chaque existence se montre, trouve sa voix, pousse sa note, puis s'efface avec allégresse devant la suivante.

7. Joie amoureuse cantique des cantiques

Le langage de la joie, l'hymne, la métaphore, l'amour

La joie, l'élément de la métaphore

Et de la voix humaine qui chante

Rousseau : L'eau devint insensiblement plus nécessaire, le bétail eut soif plus souvent ; on arrivait en hâte et l'on partait à regret. Dans cet âge heureux, où rien ne marquait les heures, rien n'obligeait à les compter ; le temps n'avait

d'autre mesure que l'amusement et l'ennui. Sous de vieux chênes vainqueurs des ans une ardente jeunesse oubliait par degrés sa férocité, on s'apprivoisait peu à peu les uns avec les autres ; en s'efforçant de se faire entendre on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes, les pieds bondissaient de joie, le geste empressé ne suffisait plus, la voix l'accompagnait d'accents passionnés, le plaisir et le désir confondus ensemble se faisaient sentir à la fois. Là fut enfin le vrai berceau des peuples, et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour (Rousseau, *Essai sur l'origine des langues* 1781, chapitre IX).

Kierkegaard, dans *La reprise*, où il affirme que « l'amour selon la reprise est le seul heureux » (p.66) — mais à la fin du livre, en dépit de toutes les tentatives, la reprise semble impossible, barrée. Il reste peut-être à considérer de loin l'être aimé, à saluer respectueusement son existence : « c'est alors que dans le désert qui m'environnait de partout, je découvris un personnage qui me réjouit plus que Vendredi ne réjouit Robinson. Dans une loge en face de moi au troisième rang se tenait une jeune fille à demi cachée (...) sa mise était simple et modeste (...) sa tête sortait de cette enveloppe et s'inclinait humblement, comme sur une tige de muguet (...) l'expression de sa figure m'assurait qu'elle était une heureuse enfant qui serrait son écharpe si étroitement pour mieux s'en donner à cœur joie. Elle ne soupçonnait pas qu'elle était vue (...) si elle avait soupçonné ma joie muette, à demi amoureuse, tout aurait été gâté »³.

Ricœur

« L'homme c'est la joie du oui dans la tristesse du fini » (*L'homme faillible*)

Que signifie ce désir qui les pousse l'un vers l'autre ? Est-ce le désir du plaisir ? Oui, bien sûr. Pauvre réponse ; car en même temps nous pressentons que le plaisir lui-même n'a pas son sens en lui-même : qu'il est *figuratif*. Mais de quoi ? Nous avons la conscience vive et obscure que le sexe participe à un réseau de puissances dont les harmoniques cosmiques sont oubliées mais non abolies ; que la vie est bien plus que la vie ; je veux dire que la vie est bien plus que la lutte contre la mort, qu'un retard de l'échéance fatale ; que la vie est unique, universelle, toute en nous et que c'est à ce mystère que la joie sexuelle fait participer : que l'homme ne se personnalise éthiquement, juridiquement, que s'il replonge *aussi* dans le fleuve de la Vie » (*Histoire et vérité*, p.236).

8. Joie louange

La joie comme approbation, comme gratitude.

³ Kierkegaard, *La reprise* (trad.N.Viallaneix), Paris Garnier Flammarion 1990, p.109-110. Mais n'est ce pas aussi une figure subtile du scepticisme que cette manière de signifier, selon le mot repris par Emerson et Nietzsche : « si je t'aime, que t'importe ? »

La joie folle d'un SDF croisé dans la rue, une joie pure, une pure gratitude à l'égard du monde et de la vie. Et si une société heureuse était une société qui autorisait multipliait les occasions d'exprimer la gratitude ? Une société dense en occasions d'accompagner la gratitude par le sentiment et le courage d'exprimer la gratitude?

mon petit garçon de six ans qui me disait, une nuit que je le portais en montagne: "Papa, comment te remercier? Je voudrais que toute ma vie soit faite pour te remercier d'être né!"

À la fin de l'Empire romain, Basile de Césarée, fondateur avec ses amis des monastères cappadociens et des premières règles monastiques, interpellait les anachorètes qui fuyaient un monde en perdition et cherchaient leur salut solitaire en allant se loger dans des petits trous des montagnes anatoliennes : revenez ensemble, « soyez mutuellement témoins », témoins de vos traits de vertu, témoins mutuels de vos joies !

Le culte comme louange et comme jeu !

Psaume 147 : je jouerai pour toi dans les pays !

Psaume 19.6 Le soleil s'élance avec joie

Psaume 5.12 tu es le sujet de ma joie

Psaume 122.1 je suis dans la joie

Luc 2.10 je vous annonce une grande joie

Jean 3.29 L'ami de l'époux est dans la joie (cette petite scène dit tout)

Que votre joie soit parfaite

Jean 3, Jean 15.11

Luc 15 4-6 Lequel d'entre vous, s'il a cent brebis, et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules, et, de retour à la maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue.